

JOËL BÉGIN



PLESSIS

vlb éditeur

Note

Les idées et le vocabulaire des personnages de *Plessis* sont ceux de leur époque qui, à bien des égards, est heureusement révolue.

Malgré certains emprunts à la réalité, ce livre est une œuvre d'invention. Les propos de Maurice Duplessis qui figurent en italiques, en revanche, sont authentiques.

Joël Bégin

PLESSIS

v1b éditeur

À mes familles

Ils ont eu l'habitude, pour arrêter plus facilement la cavalerie des peuples voisins, dans le cas où le désir du pillage l'attirerait sur leur territoire, de tailler et de courber de jeunes arbres, dont les branches, horizontalement dirigées et entrelacées de ronces et d'épines, forment des haies semblables à un mur, et qui leur servent de retranchement, à travers lesquels on ne peut ni pénétrer ni même voir.

JULES CÉSAR

On cherche un homme et on trouve de l'histoire.

GÉRALD GODIN

Prologue

3 septembre 1959

Schefferville n'invitait pas à la détente, même quand on était couché dans le meilleur lit de sa meilleure auberge. Mordant dans une serviette de bain, Maurice observait le plafond d'épinette. Il en détaillait les rainures et les nœuds et, dans leur agencement mouvant, voyait défiler le film de sa vie. Mais ce n'étaient pas les grévistes rossés qui le gardaient éveillé, ni la misère des ouvriers ; ni les bâillons ni les poursuites ni les bills privés ni les maudites interventions en Chambre du député d'Outremont ; ni les Témoins ni les sans-Dieu ni les évêques ni les orphelins de Mont-Providence ; ni Augustine, ni Rose-Aimée, malgré leurs corps adolescents dans leurs robes d'été. Non. Il dormirait comme une souche, même dans le vacarme des émeutes, même au beau milieu du déluge, si ce n'était de son dos, de ce foutu dos qui, chaque nuit depuis quinze ans, le torturait.

Quelque part en 1943, il avait fêté comme d'habitude l'arrivée du soir avec un petit brandy épice dont le verre ne désemplissait pas. Ses médecins lui répétaient sans cesse que la boisson sied mal aux diabétiques : au diable ! criait-il en les chassant à coups de trique, j'ai une réputation à maintenir ! Il lui fallait rester toujours tenace et insoumis, comme devant le gouvernement d'Ottawa, car la fierté et l'obstination venaient, c'était là son credo, à bout de tout, y compris des troubles glycémiques. Après avoir bu de quoi saouler la moitié du Royal 22^e Régiment, titubant dans les couloirs de l'hôtel Windsor, il avait retrouvé sa chambre drapée de satin et de velours. Comme il voyait double, il s'était piqué trois fois les doigts en tentant de rentrer la seringue dans le trou de la fiole. Il avait alors songé à quel point une femme manquait dans sa vie. Il y avait bien ses sœurs et sa secrétaire. Il avait aussi des accointances aux quatre coins du Québec. Et, enfin, il avait la Province elle-même, sa véritable épouse. Mais quand, le soir venu, le brandy faisait branler les murs et tanguer le sol, il ne pouvait compter sur aucune d'entre elles pour le veiller, le border et, baptême, remplir sa christie de seringue d'insuline ! Ses pensées s'étaient mises à voguer vers Augustine, sa robe fleurie relevée par un vent de mai. Elle était fille de marchands et le clan Duplessis désapprouvait leur union. Maurice, la seringue entre les dents, avait baissé ses culottes et s'était tordu le corps pour s'injecter dans la fesse une dose d'insuline un peu trop généreuse. Il avait perdu

connaissance et, en tombant, s'était fracassé l'échine sur le calorifère installé sous la fenêtre qui donnait sur le square Dominion.

Le chef de l'Union nationale savait encaisser les coups. Il avait mené la campagne électorale de 1944 le tronc engoncé dans un corset de fer : les photos montraient un homme prématurément vieilli, un fedora couvrant ses épais cheveux grisonnants, se tenant droit, très droit, trop droit. Le 16 juillet, avec le coup de pouce d'une carte électorale passée date, d'un peu d'intimidation aux urnes, des relents de la crise de la conscription et d'une nouvelle mouture du *Catéchisme des électeurs*, Maurice Duplessis avait repris le pouvoir des mains d'Adélard Godbout. Au sortir de ce marathon éprouvant, il avait dormi vingt-deux heures en ligne puis, au réveil, avait promis à ses sœurs, à sa secrétaire, à ses maîtresses et sa chère Province d'arrêter la boisson. Comme il était homme de parole, en tout cas, quand ça faisait son affaire, il avait tenu promesse. Du jour au lendemain, l'alcool avait été remplacé par deux gallons de jus d'orange, qu'il allait pisser à tout bout de champ, n'hésitant pas à interrompre les travaux de la Chambre pour aller se soulager par les deux méats qu'il devait à son hypospadias.

Depuis le soir du calorifère, Maurice était réveillé, chaque nuit, par des éclairs dans sa vertèbre mal resoudée. Plutôt que de chercher à se rendormir, il repoussait la douleur en se mettant au travail. Mais ici, dans le

meilleur lit de la meilleure auberge de Schefferville, il était en congé. Il se leva quand même, lissa ses cheveux, alla masquer de poudre la vilaine bosse qui lui poussait dans le front et enfila ses habits de vacancier : complet safari beige et bottes de cuir mi-mollet. Il avait l'air ridicule, comme toujours lorsqu'il portait autre chose que son trois-pièces satiné. Personne n'avait le cœur de le lui dire, mais il le savait bien. Il se regarda dans le miroir et se mit à regretter d'être venu. Tout le monde lui disait de slaquer la cadence, de prendre du temps pour lui. On lui remettait sur le nez qu'il ne rajeunissait pas. Comme s'il l'ignorait... Les élections s'en viennent ! Les vacances, c'est du temps donné au vide improductif, au passé révolu et au mal de dos. Du temps perdu.

Maurice coinça la trousse à insuline sous son bras et sortit de sa chambre. Agrippé à la rampe, posant les deux pieds sur chaque marche comme les enfants et les vieillards, il descendit l'escalier du guest house où on l'avait logé. Son gallon de jus d'orange l'attendait déjà sur la table basse du salon. À côté, une pile de journaux. Il s'installa à la fenêtre pour admirer la nature rabougrie du 54^e parallèle. Le soleil malingre cherchait à percer le toit cotonneux de Schefferville. Quelques sapins nains bordaient le lac Knob étendu aux pieds de l'auberge. Un tapis d'aiguilles, de roc et de lichen couvrait le reste du monde visible. On ne venait pas ici pour la beauté des paysages, c'est certain.

Liette Potage, secrétaire des bureaux de la mine réaffectée au guest house pour la durée du séjour

du premier ministre, sortit de la cuisine avec un plateau de fruits coupés. Elle manqua s'étouffer lorsque, tournant le coin du salon, elle tomba sur une paire de fesses : le premier ministre avait bourré sa seringue et, avec la pudeur d'une danseuse, se piquait le haut de la croupe. Elle en échappa son plateau. Les raisins sautèrent sur la moquette gorgée de jus d'ananas. Le premier ministre se reculotta sans se presser, finit son gallon de jus et rota. Liette se confondit en excuses gênées et, tombant à quatre pattes, se mit à ramasser le dégât. Il lui commanda un café, s'installa dans un fauteuil en cuirette et entama sa pile de journaux comme si de rien n'était.

Le cri de surprise poussé par Liette avait réveillé la plupart des invités du guest house. Ils arrivèrent les uns après les autres et prirent place autour de la grande table, couverte de crêpes fines, de fruits hors saison et d'autres denrées que Schefferville importait à gros prix. Liette naviguait dans la fumée des cigarettes pour fournir ces messieurs en café. Puis Timmins et Thompson, les patrons de la minière qui avaient fait venir tout ce beau monde à leurs frais, débarquèrent dans la salle à manger pour proposer d'aller pêcher sur leur rivière privée. Les Amérindiens n'avaient plus le droit d'y aller depuis que le gouvernement de l'Union nationale, remerciens Maurice Duplessis ici présent, en avait cédé les droits exclusifs à leur club. On promettait des prises grasses comme le cou à Diefenbaker. Tous dirent oui, sauf le député Maurice Custeau qui, loin des

regards de sa femme, comptait fumer tranquillement la boîte de cigares qu'il avait apportée.

Duplessis se leva alors de son fauteuil et s'avança vers la table. L'auberge entière sembla trembler sous ses pas. Tous se turent à la vue du patron, puis Timmins et Thompson, dans leurs cuissardes, renouvelèrent leur offre à son intention :

— Mister Duplessis, allez-vous joindre nous pour un pêche party ?

— Pêcher ? maugréa Duplessis en s'assoyant. Plutôt mourir.

I. LE SAINT-MAURICE

*Duplessis entre la vie et la mort • La commande
L'ouï-dire à Mona • L'arbre • Le martyr • Les pitouines
Au parc Champlain • Un tronçon de la 2
Chez Beuparlant • Les mines du Michigan*

Duplessis entre la vie et la mort

Le premier ministre dans le coma à la suite de quatre attaques cérébrales

SCHEFFERVILLE, Qué. (PC) – Le révérend père Marcel Champagne, O.M.I., curé de la paroisse de Schefferville, a administré les derniers sacrements de l'Église catholique au premier ministre de la province, M. Maurice Duplessis, jeudi après-midi, à 4 heures et demie.

Le père Champagne retournait au chevet du malade, hier soir, pour réciter des prières.

On se souvient que le premier ministre a déjà été administré de la même façon, en 1942, après avoir été terrassé par une pneumonie. Quelques mois plus tard, il était parfaitement rétabli et reprenait son siège au parlement de Québec.

Le premier ministre souffre également du diabète depuis plusieurs années.

M. Duplessis, a été frappé brusquement et très gravement par la maladie dans ce centre minier isolé, au confins du nord-est québécois. M. Duplessis a subi

quatre attaques cérébrales en 24 heures et, hier soir, il était dans le coma, le côté droit paralysé.

Trois médecins, arrivés en hâte de Québec par avion, ne quittent pas le chevet de M. Duplessis. Ils sont arrivés peu après sa première attaque ; l'un deux est un spécialiste des maladies cérébrales de grande réputation.

Le premier ministre, âgé de 69 ans, a subi une première attaque cérébrale, jeudi après-midi, à trois heures, alors qu'il causait avec M. Maurice Custeau, député de l'Union nationale à l'Assemblée législative où il représente le comté de Jeanne-Mance et adjoint parlementaire du ministre du Commerce et de l'Industrie.

Les deux visiteurs se trouvaient dans l'édifice des bureaux de la compagnie Iron Ore of Canada qui exploite la grande richesse minière de la région – le minerai de fer.

À 720 milles de Montréal

À un moment, le premier ministre se dirigea vers une fenêtre puis se tourna vivement vers M. Custeau. Ce dernier s'aperçut tout de suite que M. Duplessis n'était pas bien ; il ne pouvait plus parler. M. Custeau demanda le médecin qui se trouvait au petit hôpital, maintenu par la compagnie à l'intention des mineurs et de leurs familles.

Le premier ministre a été transporté à la villa des visi- (*suite à la page 27*)

— Bout d’ciarge, Viateur, marmonna Gégé entre ses dents, deux fautes en trois cents mots...

Il s’épargna la page 27 et lança *Le Nouvelliste* sur la table en maudissant les patrons qui s’obstinaient à donner à Viateur le titre et le salaire de correcteur. Il arracha un morceau de brioche.

— Vous avez lu, pour monsieur Duplessis ? demanda sa mère qui se battait un œuf. Ils disent qu’il a déjà eu la même affaire en 42 et qu’il s’en était sorti.

— Cha, maman, ch’est un plachement du lobby catholique.

Gégé avala sa bouchée avant de poursuivre.

— C’est Jacques Tranquille qui l’a écrit, l’article. Un ultramontain. Ils travaillent déjà à le canoniser, Duplessis. Ses miracles auront été se ressusciter lui-même, par deux fois, et gagner neuf élections fair and square. L’histoire l’appellera saint Maurice, et comme ça, la région au complet va porter son nom !

Sa mère secouait encore la tête alors que le cadet débarquait dans la cuisine.

— M’man, avez-vous vu mon Cicéron ? P’pa, avez-vous vu mon Cicéron ? Il est jaune pis épais de même !

Ivan virait la cuisine à l’envers. Les cahiers de journaux et les coussins volaient au-dessus des têtes. Non, personne n’avait vu son Cicéron. Guy, le plus jeune des trois frères, dit à Ivan de se grouiller, parce que la cloche du collège sonnerait dans dix minutes.

— Si j'ai pas mon Cicéron, frère Marcelin va me tuer, calvaire !

— IVAN ! cria Louisa en frappant le comptoir de sa paume.

Elle pouvait compter sur son poète amateur de mari pour discipliner les césures à l'hémistiche et les sonnets marotiques des enfants, mais certainement pas leur parure. Ivan n'avait pas le temps de s'excuser : il fouilla une fois de plus le comptoir encombré, les craques du divan, l'armoire à épices, puis remonta à l'étage pour interroger sa sœur. Elle le prit de vitesse et alla s'enfermer dans la salle de bain, activant le séchoir à cheveux pour couvrir ses cris.

Gégé empilait sa vaisselle avec le reste de sa brioche au bec. Ivan était redescendu et finissait de s'affoler. Le docteur Paul Godin, qui avait regardé distraitement ses enfants se chamailler, se replaça sur sa chaise. Son cerveau décodait toujours les conversations avec un certain délai.

— De toute façon, Louisa, Duplessis ne peut pas avoir eu *la même chose* qu'en 42, dit-il en appuyant bien chaque syllabe. Il avait eu une pneumonie et un prêtre trop pressé avait administré l'extrême-onction. Là, il est question de *quatre attaques cérébrales*. S'il se réveille de son coma, ce qui serait déjà un miracle, le premier ministre ne reparlera jamais.

Mais son épouse, qui escortait deux de leurs fils dans l'entrée, manqua sa docte intervention. Paul intima à son aîné, qui lavait son assiette en vitesse, de bien vouloir cesser ses quolibets à l'endroit de Maurice Duplessis,

premier citoyen de la province, bienfaiteur des veuves et des orphelins, et mourant à part de ça. C'était disgracieux. Et puis tout indiquait que Paul Sauvé lui succéderait. Gégé trouverait peut-être moins à se plaindre. On entendit la porte se fermer. Les deux frères étaient partis, *sin Cicero*.

— Faudra le scruter, le Paul Sauvé, pour pas nager dans la marde un autre quart de siècle, répondit Gégé à son père. C'est quand même lui qui a sacré Borduas dehors de l'École du meuble après le Refus global. Remarque, j'aime mieux lui qu'un porte-crottes comme Rivard ou Johnson.

Paul haussa les épaules à l'intention de Louisa qui, de retour dans la cuisine, désapprouvait visiblement le langage du fils, et condamnait plus encore la mollesse du père.

— Il faudra, dit-elle, laisser sa chance au coureur. Monsieur Sauvé est d'un autre style que monsieur Duplessis.

— En tout cas, on aura peut-être moins peur de perdre notre job si on est vu à lire *Le Devoir*. Bon, il faut que j'y aille!

Gégé glissa vers l'entrée, enfila sa redingote puis tenta d'enfoncer sa capine sur ses boucles indomptables.

— Reviens-tu souper?

Les mots de sa mère rebondirent sur une porte pres-tement claquée. Gégé ne reviendrait pas souper. C'était soir de spectacle au parc Champlain. Pour tout dire, il ne rentrerait pas coucher non plus. Il avait lâché son

cours classique l'année précédente, et avait voulu marquer son émancipation par un acte d'éclat : il louait désormais un petit appartement qui se trouvait en biais de chez ses parents, à quelques pas seulement, ce qui lui permettait de profiter de son indépendance d'un bord de la rue, et du garde-manger et des journaux, de l'autre.

Devant lui s'étendait le cœur et le poumon de la petite ville de Trois-Rivières : le parc Champlain, bordé au nord par la cathédrale de l'Assomption, au sud par la mairie et le poste de police et, plus bas encore, par les grands magasins de la rue des Forges, le marché aux denrées, les deux librairies. Plutôt que de le traverser comme d'habitude pour se rendre au boulot, Gégé s'offrit un petit détour et s'engagea sur Bonaventure. Il aboutit devant l'ancienne maison de son oncle Joseph-Narcisse Godin, riche marchand tenant une usine de paparmanes face au fleuve. Une maison sans charme mais ostensiblement bourgeoise, dans un quartier bourgeois parfait pour une famille qui avait réussi, en deux générations, à s'embourgeoiser.

Les Godin venaient du bas de la rue Notre-Dame, pas très loin, dans la paroisse modeste et inondable de Saint-Philippe. Joseph-Narcisse s'était enrichi dans le charbon, avant les bonbons. Son frère Paul-Victor, avec le fruit de ses études en médecine, avait également réussi à faire traverser sa famille de l'autre côté de la rue Saint-Georges, près du carré de la cathédrale, là où les inondations n'avaient pas d'emprise.

Depuis une vingtaine d'années, la maison de Joseph-Narcisse était habitée par l'honorable Maurice Duplessis et sa sœur. Il la leur avait vendue pour s'en construire une plus belle, plus grosse, et deux rues plus proche de la terrasse Turcotte. Il pouvait entrevoir le fleuve de son salon. La maison des Duplessis, cossue, carrée, parée de briques beiges, se tenait dans l'ombre de l'énorme chêne qui poussait de l'autre côté de la rue. Gégé se rappela le temps où, plus jeune, il croisait le premier ministre en costume trois-pièces, s'affairant à jaser avec ses commettants et à pincer les joues des enfants. Les jours de chance, le Chef glissait deux doigts dans la petite poche de son gilet pour en tirer un dix cennes et le lui garrocher. Gégé, fou comme un balai, allait ensuite s'acheter des réglisses dures au dépanneur du coin.

Sur le perron des Duplessis, des gens déposaient des fleurs au sommet d'un tas d'offrandes. On aurait dit un groupe de païens venus verser des libations à leur dieu mourant, dieu qui, espérait-on, renaîtrait au printemps en même temps que monterait la sève. Gérald Godin salua les pèlerins d'un signe de tête, puis entreprit sa marche vers l'édifice du journal rempli de fautes pour lequel il écrivait des deux mains.

La commande

— Gingras! Je te mets sur Duplessis!

Le chef Beaulieu avait crié ça de bord en bord de la salle commune, entre deux rots, sans quitter l'horloge des yeux. Il avait hâte de rejoindre sa ligue de quilles, le chef Beaulieu.

— Quoi? avait répondu Gingras de son bureau, près de la porte d'entrée.

— Fais-moi pas répéter deux fois! T'es sur Duplessis, Gingras, c'est-ti clair?

Gingras n'entendait toujours pas. Plissant les yeux, il fit un signe à Bilodeau, qu'on surnommait La Brosse pour des raisons évidentes, assis au bureau d'à côté.

— Qu'est-ce qu'il dit, le chef?

— Il dit que t'es sur Duplessis, c'est-ti clair.

— Hein?

Il répéta plus fort, pour le chef: «*HEIN?*», puis s'embarqua dans une de ces salves de questions rhétoriques dont il avait le secret: Qu'est-ce que vous voulez que je fasse avec ça, chef? Les dépositions ont pas été

faites là-bas où ce qu'il est mort, Duplessis? Il est pas mort de la plus plate des morts plates?

Le brigadier Paul-Émile Gingras ne voyait pas pourquoi la Sûreté provinciale n'était pas en charge de l'affaire, et pourquoi la commande lui revenait à lui, le dernier entré dans le corps de police de la Cité des Trois-Rivières.

— Je t'ai pas entendu, Gingras, pis même si, j'aurais pas écouté, parce que tu fais juste chialer tout le temps. C'est de Monsieur le premier ministre de la Province que tu parles, batinsse!

Le chef traça une croix sur son thorax. La Brosse sentit le besoin de préciser les choses en bâillant :

— Il est pas mort, Duplessis, il est juste dans le coma.

Gingras s'était décidé à aller voir le chef. Il se leva de son bureau au faux fini de bois qui, selon la règle d'ancienneté qui prévalait au poste, était le deuxième plus proche de la porte – La Brosse s'entêtait à occuper le premier – et remonta lentement l'allée bordée de policiers occupés à botcher non pas à côté, mais dedans le cendrier.

Le chef Beaulieu ne tourna jamais la tête vers son officier dont la chemise n'était pas bien rentrée dans les culottes. Il leva la main, paume devant, fut interrompu par son estomac volcanique, et dit tout bas, enfin tenta de dire tout bas :

— Tu comprendras que c'est pas de moi que ça vient. Jamais j'aurions mis un ti-casse comme toi sur Duplessis. Mais faut croire qu'il y a des gens haut placés

qui nous font confiance, aux deux. L'Union nationale veut que ce soit le poste de Trois-Rivières qui enquête, pis dans le poste de Trois-Rivières, ils te veulent toi. J'ai eu beau leur dire quel genre d'incapable t'es... Fouille-moi. Ça fait que tu vas m'arrêter tes scènes fatigantes, c'est-ti clair?


— Oui mon capitaine! chuchota Gingras en saluant.

— Arrête ton numéro, j't'ai dit! Pis tu parles de ça à personne. Tu gardes le profil bas. C'est-ti clair?

Oui, ça commençait à être clair.

— Te v'là détective, ajouta Beaulieu en tendant à Gingras un nouveau badge. Bravo. Bon! Asteure, tu t'en vas à Québec. Rencontrer ce monsieur-là.

Le chef avait gribouillé, sur un bloc-notes taché de graisse de poulet, le nom J.-D. Bégin.



Schefferville, 1959. Dans le guest house de l'Iron Ore Company of Canada, le vieux Chef se meurt. Attaque cérébrale soudaine. Du moins, c'est ce qu'on prétend. Parce qu'il apparaît vite qu'il se trame quelque chose de louche, à Schefferville. C'est à Paul-Émile Gingras, jeune policier trifluvien pas spécialement doué, que son grand-oncle Jos-D., ministre de la Colonisation et bras droit de Maurice Duplessis, assigne la tâche de démêler tout ça. Alors pas le choix, avec son ami Gégé Godin – oui, ce Godin-là –, Gingras prend la route de la Côte-Nord.

Un roman noir, donc ? Oui, mais le plus coloré qui soit. Passant de la farce à la fresque historique, du drame familial au vrai-faux portrait d'une classe politique, du picaresque au naturalisme, Joël Bégin louvoie entre les genres et les époques pour composer la fantasmagorie jubilatoire d'une Grande Noirceur à l'agonie.

Né à Louiseville en 1989, Joël Bégin enseigne la philosophie au Cégep de Trois-Rivières. Il a reçu, pour *Plessis*, le prix Robert-Cliche du premier roman 2022.

